

Le Galepin

- BLEU -

n°22 - 1^{er} septembre 2019



n°22 – La haine

Sommaire

MICHEL LALET

HAINE, MA SCEUR HAINE

C. BELLOU / R. WALLET

PITCHIPOÏ

ROGER WALLET

TANGUY, 1961

DANIÈLE PERRAULT

MON NOM EST GLOSSINE

SYLVIE VAN PRAËT

LE CANARI

BERNARD BOUCHOT

LES GRENOUILLES DE PÉCORD

NADINE FOUCHET

LES TROIS OU RIEN

HAINES, MA SŒUR HAINES

UNE FEMME, DES PARENTS, DES ENFANTS, UN AUTEUR.

UNE FEMME.

AU DÉBUT ELLE BRAILLAIT PAS MAL QUAND IL LUI TAPAIT DESSUS. Il la détestait pour ça. Il aurait préféré qu'elle ferme sa grande gueule. Par la suite, elle braillait moins. Ça le gênait aussi. Il avait fini par la haïr, amorphe comme elle était! Elle ne disait plus rien. Pleurait pas. S'en foutait. Complètement démotivée. D'ailleurs même maintenant, assise dans son coin, elle ne décroche pas un mot. Ne semble pas le voir.

Il demande à Boujut: "Comment tu fais pour que ça la motive encore, la tienne?"

– Je fais des pauses, répond Boujut. Je lui dis de se barrer chez sa mère pendant une semaine. Et au retour, crac! J'y colle une dérouillée. Elle aime pas, parce qu'en général, elle fait rien de mal quand elle est chez sa mère!

– Pas con, il a répondu. Et en vrai, elle fait quoi chez sa mère?

– Pas grand-chose. Elles passent leur temps à chialer et à bavasser. Du coup, quand elle revient, elle est pleine d'idées. Alors je la caresse comme il faut, et tout rentre dans l'ordre.

– Tu lui colles une dérouillée mahousse et ça va mieux, c'est ça?

– Non, non, non! Faut pas cogner mahousse tout de suite. C'est pas bon! Faut y aller en douceur. Jour après jour. Faut qu'elle retrouve le pli.

– Je sais pas pour toi, mais moi, quand elle commence à trop s'habituer, ça m'emmerde un peu! Ça gâche, comme qui dirait...

– C'est sûr. Faut choisir. On peut pas tout avoir. C'est pour ça qu'il faut s'y prendre comme il faut.

Boujut s'y connaît. Avec la sienne, pour la plier, il applique la théorie de la grenouille: la grenouille qu'on met dans la bassine d'eau et la bassine d'eau qu'on met sur le feu. Au début la grenouille, elle nage, tranquille dans l'eau fraîche. Et même quand l'eau se réchauffe un peu, elle trouve ça chouette. Alors elle nage dans l'eau tiède. Un peu plus tard, l'eau a encore chauffé. C'est pas qu'elle aime tellement ça, la grenouille. L'eau chaude, ça la fatigue un peu. On pourrait même dire que ça la ramollit pas mal. Mais enfin, y a pas de quoi s'affoler. Alors elle ne s'affole pas et elle continue de barboter dans l'eau chaude. En vrai, elle n'aime pas trop ça mais comme elle est pas mal affaiblie, ça la conduit à accepter ce petit désagrément. Elle se dit que bon... les choses sont tout à fait comme elles doivent être. Évidemment, si on continuait, la température de l'eau monterait et la grenouille finirait cuite à point au fond de la marmite sans avoir jamais eu la moindre intention de se barrer. Boujut sait bien que s'il avait balancé la grenouille directement dans l'eau tiède, elle se serait immédiatement débinée. Deux grands coups de patte et au revoir le gars Boujut! Mais c'est parce que tout vient progressivement que la grenouille ne s'en fait pas. Elle trouve ça normal, elle ne réagit pas, elle ne panique même plus. Elle est pliée bien comme il faut et elle reste là, fidèle à son sort!

Et puis Boujut connaît bien le moment où faut couper le feu. Sinon évidemment ce n'est plus très drôle. Sans compter qu'on risque d'attraper un gros problème avec les flics et le reste. Alors Boujut coupe le feu: "Barre-toi huit jours chez ta mère!" qu'il lui dit. Et quand elle revient il la remet dans la marmite, jusqu'à ce qu'elle soit contente d'être bien au chaud à la maison!

Boujut raconte son histoire de la grenouille à son pote qui l'a déjà entendue cent fois. Mais quand même: il est éberlué, le pote! C'est qu'il y en a là-dedans, se dit-il. C'est l'intelligence qu'est la chose la plus remarquable chez Boujut. Mais oui! La théorie de la grenouille, c'est quand même pas rien!

Il se promet lui aussi de faire marcher son ciboulot, pour que la vie reste un peu agréable à vivre. Parce que s'il y songe, il s'est marié pour le meilleur et pour le pire. À ce qu'il paraît. Alors, ça l'ennuie d'imaginer qu'il pourrait se lasser de cette femme-là avant d'avoir fait fructifier tout son avoir. C'est que c'est une chose sacrée, le mariage. Et puis, il faut penser aux enfants. Qu'est-ce qu'ils diraient si leur père faisait de la lassitude conjugale et se barrait, juste parce que leur mère reste toute molle quand il lui file sa raclée? C'est ça la dignité du mariage: on fait front et on reste ensemble pour l'éducation des enfants.

Alors il se tourne vers elle:

– Eh, saloperie... Ma puce? Ça te dirait d'aller passer une semaine chez ta vieille?

DES PARENTS.

SES PARENTS, IL LES HAÏSSAIT À CAUSE DES ENCHAÎNEMENTS DE CIRCONSTANCES! Par exemple, il aimait la bonne bouffe et il aurait aimé découvrir les restaurants gastronomiques. Il se disait depuis longtemps qu'il voudrait bien savoir comment c'est, les gastro. Mais il pensait qu'il n'avait pas assez d'argent pour ça. Il aurait pu arrêter de s'acheter des conneries, tenter de mettre trois sous de côté pour s'offrir un gastro, ne serait-ce qu'une ou deux fois par an, mais non! Il ne le faisait pas. Il achetait les conneries et claquait bêtement le peu qu'il avait pour acquérir des choses qui ne l'intéressaient pas. Il aurait pu agir différemment, mais il préférait ronchonner. Il croyait donc dur comme fer que ce n'était pas possible d'aller s'asseoir à une bonne table et que ça ne le serait jamais. Parce qu'il en était empêché. D'une certaine manière, c'était un truc de classe. Enfin, de lutte des classes! Putain, comme il les détestait tous ces pauvres qui l'engluaient dans leur monde terne et dépourvu de saveur! Mais avant de détester de vrais pauvres qu'il connaissait finalement assez peu, il concentrait ses efforts sur ce qui était à portée de main. Ses vieux par exemple. Ceux-là, il les haïssait. À pleins tuyaux! Il les haïssait et les rendait responsables de cette situation avec les gastro. Ses vieux, les malheureux, n'avaient en effet jamais eu envie d'aller bouffer dans un gastro: ils attaquaient leurs repas avec la soupe, des patates ou du riz agrémenté parfois d'une tranche de foie de porc ou de tripes en sauce et finissaient les jours de chance avec la tarte aux pommes ou du pain perdu fait avec les quignons de la semaine. Et ça leur allait bien. Ils n'en ressentaient aucune amertume. Pas même un léger soupçon d'envie à l'endroit de qui que ce soit. D'ailleurs, toutes les familles autour d'eux étaient dans le même cas, alors qui aller jalouser, grand Dieu? Et en plus le foie de porc, ils trouvaient ça bon! Mais lui, depuis qu'il était

tout même, il voulait faire des trucs impossibles pour sa condition. Il détestait le foie de porc et il disait qu'être pauvre ça lui avait fait perdre du temps. Parce que partir du bas de l'échelle, ça faisait des tas de barreaux à grimper tandis que les autres étaient déjà perchés à mi-hauteur voire encore plus haut. Il haïssait ses parents à cause du temps qu'il perdait avec tous ces barreaux à gravir. Mais en réalité, il n'avait perdu aucun temps, vu qu'il n'avait même pas essayé de se hisser sur le premier barreau de la première échelle venue. Il restait en bas, tout en remuant dans sa grosse tête des pensées rancieuses et des haines recuites. Une haine qui bouillonnait en vrac, sans se fixer sur rien plus de quelques instants. Il n'arrivait même plus à souhaiter qu'ils crèvent, ces enflures. Parce que même s'ils crevaient maintenant, ils ne laisseraient pas même une somme permettant de s'offrir la Tour d'Argent (pour lui, le Panthéon rêvé de la gastronomie, c'était la Tour d'Argent. Il y songeait depuis longtemps. Il comptait bien qu'un jour il irait s'asseoir là-haut...). Mais à défaut d'autre chose, il fallait l'héritage. Et là, macache! Cons de pauvres! Non seulement ça n'a pas de fric mais en plus ça vit de plus en plus vieux. Ça resterait quand même un avantage qu'ils crèvent rapidement, parce que ça réduisait les possibilités de les voir s'endetter à faire des folies. Il savait que les vieux n'ont plus toute leur tête et qu'ils deviennent dépensiers. Il savait aussi qu'on peut se retrouver à payer les dettes de ses vieux en cas de folies! Et alors là, fini la Tour d'Argent. Payer les dettes de ses vieux, ça lui aggraverait toutes les échelles à grimper, sans espoir de rattraper ceux qui lui avaient filé sous le nez depuis belle lurette.

À y songer, il haïssait cette saleté d'idée d'ascenseur social qui ne marchait pas. D'après lui ce truc n'avait jamais été un ascenseur. Un ascenseur, ça dispose d'un moteur, non? Ça monte tout seul quand on appuie sur le bouton? On peut aller à toute vitesse à l'étage demandé, n'est-ce pas? Mais où est-ce qu'ils avaient vu un ascenseur, ces vendeurs de vent et d'illusions? Une échelle, oui. Une putain d'échelle aux barreaux tellement espacés qu'il faut déjà se débiter la rate en rondelles pour réussir à poser un pied sur le barreau du dessus. Alors, songer à monter jusqu'à l'étage désiré? Faut pas rêver.

Cons de prolos et cons de parents, quand on y pense. Et il y pensait. Sans cesse. Il pensait à tous ces fluides indignes de lui qui circulaient dans ses veines. Transmis par ces deux-là, qui les tenaient de leurs parents, puis des parents de leurs parents et de cohortes de milliers de pauvres cons, jusqu'à la nuit noire des temps pourris! Putain! On ne pouvait pas transfuser? Lui refiler des gènes de CAC 40? Même un peu? Même mélangés aux siens? Il se disait qu'en mélangeant, ça ne pouvait qu'améliorer!

Il avala une nouvelle bouchée du maquereau Saupiquet au vin blanc-citron. Il préférait celui à la sauce catalane. Pourquoi avait-elle encore acheté ceux au vin blanc-citron? Pour le faire chier? Il se fit la promesse de lui en mettre une rien que pour ça. Pas difficile de se souvenir d'acheter le maquereau sauce catalane, quand même!

DES ENFANTS.

DEUX GOSSES. UN GARS, UNE FILLE. AUSSI CONS L'UN QUE L'AUTRE. Heureusement, ils allaient se barrer de la maison dans pas longtemps. À son avis c'était trop long, ces histoires d'élevage des

gosses. Et puis, s'il savait qu'à titre personnel il se trimballait des gènes pas faciles issus de générations de connards, il avait la certitude d'avoir contribué au désastre en refillant tout le lot à ses deux gniards. Et pas que lui : son empotée de femme avait fait son apport à leur petite entreprise. Disons, cinquante-cinquante. Cette certitude lui gâchait largement la perception positive de la paternité que certains peuvent avoir. Et il avait des preuves : tiens, sa fille par exemple... Depuis deux ans que Cindy avait attrapé une paire de petits nichons elle ne pensait qu'à les exhiber sous le nez de tout ce qui portait culotte, comme disait son andouille de mère. À même pas treize ans ! Ça l'avait surpris. Il ne se souvenait pas que ça commençait si tôt, ces histoires d'hormones qui font courir les filles. Et ça lui foutait les boules, parce que cette cruche était bien capable d'attraper un gosse à son tour ! Père de deux crétins, c'était déjà beaucoup mais si en plus il fallait être grand-père de crétins additionnels non voulus, très peu pour lui. Autrefois, à ce qui lui semblait, les filles de cet âge-là étaient obéissantes. Elles allaient au travail et c'est tout. Elles n'emmerdaient pas le monde avec les hormones, les nichons et tout le truc. Enfin, il lui semblait.

Et puis il y avait Kévin. Quatorze ans. Pas mieux. C'est la maison poulaga qui lui avait ramené Kévin la semaine dernière, après qu'ils l'aient chopé en train de faire des trucs pas clean dans des caves de la téci voisine. Votre fils est soupçonné de viol en bande organisée, ils lui ont dit. Il sera présenté au juge dans le mois et d'ici là, il doit passer chaque jour au commissariat pour signer il ne se souvenait plus quelles paperasseries. Avant l'épisode il s'était demandé si son fils n'était pas en train de virer pédé, vu la manière qu'il avait de s'habiller et les affiches qu'il collait sur les murs de sa chambre. Pour le coup ça l'avait un peu rassuré de savoir que son garçon semblait s'intéresser aux filles. Un peu trop, apparemment ! Ce con de flic avait dit "*en bande organisée*"... Une belle bande de crétins pas organisés du tout, oui ! Se faire choper comme ça, en plus ! C'était la honte de la bêtise des générations futures qui lui dégoulinait sur la tête ! Il l'avait bien expliqué aux flics :

- Hé ! J'suis que le père ! Ça fait pas de moi le responsable des conneries de cet abruti !
- Justement si, Monsieur, avait répliqué le flicard.
- Ça me ferait mal ! On n'en voulait pas pour commencer, de ce gosse. Il est arrivé comme ça. Ensuite, il a fait que dégénérer. C'est quand même pas ma faute s'il dégénère !
- C'est-à-dire ? Vous pensez à quoi, en disant ça ?, avait demandé le flic.
- Vous avez qu'à aller voir sa chambre, putain. La musique qu'il écoute ! Les affiches qu'il colle sur les murs ! Et même les fringues qui traînent partout par terre. Regardez. Vous comprendrez !
- Votre femme, elle en pense quoi ?
- Ma femme ? Elle se repose chez sa mère... Santé fragile. Elles se font des cures ou des trucs du genre.
- Elle s'absente souvent ?
- Ben ouais ! Un peu souvent, ouais. Santé fragile, je vous dis. Toujours un pet de travers. Un bobo par-ci, un bobo par-là...
- D'accord. Vous lui demanderez de passer nous voir. On aimerait bien recueillir son opinion ! Abruti de flic ! En voilà un qui pensait que cette conne avait une opinion ! Pourquoi pas le droit de vote pendant qu'on y était ! S'il croyait qu'il allait l'envoyer faire sa maligne au commissariat...

il y avait gros malentendu !

Pour ce qui est de la responsabilité, le jour où les flics avaient ramené Kévin à la maison il avait collé une raclée au gamin dont il allait se souvenir longtemps. Putain ! Se faire choper comme un bleu ! Fallait quand même qu'il apprenne à faire attention.

Kévin et Cindy, voilà ce qu'il allait léguer au monde. Ça le déprimait de penser à ça. Mais il laisserait autre chose, heureusement. Il y avait sa maquette de l'Arc de Triomphe en allumettes qu'il avait commencée quand il avait douze ans et qu'il a terminée peu de temps après son mariage. L'Arc de Triomphe et ses deux andouilles ! Voilà l'apport. Au total ça faisait pas lerche. Entre ces deux legs, Dieu allait devoir se démerder pour reconnaître les siens !

C'est ce qu'il pensait.

Et ça ne lui faisait pas plus plaisir que ça.

UN AUTEUR.

– VOUS NE LES AIMEZ PAS BEAUCOUP, VOS PERSONNAGES...

– Ah, bon ? D'où vous vient une telle idée ?

– Ils sont moches, crasseux, emplis de pensées négatives ou vulgaires... et vous les laissez barboter dans leur jus sans rien entreprendre qui les sauverait. C'est une curieuse manière de rendre compte de l'état du monde. Vous pourriez offrir une lueur de rédemption à ceux-là. Ou en tout cas, ne pas montrer que vous les méprisez !

– Vous voudriez réhabiliter les crétins décérébrés que je décris ? Vous pensez qu'ils méritent d'avoir une place au soleil ?

– Pour l'instant, je n'ai pas parlé de leur place dans le monde. Elle existe. Pour les personnages de fiction tout comme pour les individus réels. De la même manière qu'existent les lézards, les araignées venimeuses ou les serpents pythons ! C'est une chose admise. Je voulais seulement parler de votre propre relation à ce genre de personnages. Pourquoi précisément eux ? Et d'autre part, pourquoi ne jamais faire la moindre place à une quelconque empathie ?

– C'est toute la fonction de la littérature dont vous voulez parler mademoiselle. Faudrait-il que je m'efforce de rendre aimables certains êtres qui ne sont que haïssables ? Qui ne peuvent ni ne doivent être que haïssables ? Y a-t-il une obligation à donner à penser au public que les gens les plus épouvantables ont finalement bon fond ? Si on voulait bien y regarder de près, ces ordures seraient des gens bien ? Et le boulot de l'écrivain serait de montrer au plus grand nombre que sous la crasse se cache le diamant ? Ce serait en quelque sorte le nouveau rôle social de l'écrivain ? Eh bien je ne le pense pas, voyez-vous. Je pense même exactement le contraire. Le boulot de l'écrivain, un des boulots possibles parmi les possibles, c'est de montrer la crasse. Et de la montrer lorsqu'elle se trouve sous les diamants aussi bien que sous une couche de crasse préexistante.

– C'est noir...

– La noirceur n'a pas de limite. Et que voulez-vous que j'y fasse si sous le vernis d'une apparence gouailleuse ou rigolarde des individus abjects cachent des côtés plus abjects encore ?... C'est

cette abjection sans fond et sans fin que l'on dévoile si l'on creuse un tant soi peu.

– Admettons que vous ayez raison...

– J'ai raison!

– Admettons en effet que vous ayez raison... Ça rejoint le préambule que je faisais au tout début de cette conversation : vous ne les aimez pas beaucoup, vos personnages. Et lorsque vous en tenez un bien abject, comme vous dites, vous n'avez de cesse que de le rendre plus abject encore. Pourquoi aller vers des personnages de cette espèce-là ? Quel lien intime entretenez-vous avec ces gens-là ?

– En continuant de cette manière, on ne sera bientôt plus dans la conversation, mais dans la confession...

– Alors confessez-vous si vous le voulez...

– Vous pouvez toujours courir!

– Est-ce parce qu'il y a quelque chose de vous en eux ?

– Ah! *Madame Bovary, c'est moi!* Qu'est-ce qu'on a pas écrit comme âneries à ce sujet. Vous savez, Flaubert écrit: "Madame Bovary, c'est moi", parce que des gratte-papiers malveillants avaient mis en doute l'intégrité de son travail. Ils l'accusaient d'avoir falsifié, plagié, recopié. Alors au bout de la polémique, Flaubert s'insurge et s'écrie: "Madame Bovary, c'est moi!" voulant dire une bonne fois pour toutes: "C'est mon travail. C'est moi qui ai sué sang et eau pour écrire ce texte. C'est moi l'auteur de ce texte et personne d'autre!"

– Intéressant. J'ignorais cette version des faits... Et sinon, vous récusiez l'idée qu'un écrivain se représente lui-même dans son travail ?

– Peut-être. Mais là, ça n'a rien à voir ni avec Flaubert ni avec ces raclures d'humanité que je décriis.

– De la complaisance pour ces raclures alors ?

– Vous n'enregistrez pas en ce moment ? Vous vous contentez de prendre des notes, c'est bien ça ?

– Oui. Pourquoi cette question ?

– Parce que si vous continuez sur ce registre, je vais vous en coller une !

– Mes questions vous dérangent, dirait-on...

– Elles ne me dérangent pas. Je commence juste à penser que vous me faites perdre mon temps.

– C'est cette part de complaisance pour ces ordures justement... Je me demandais quelle part de vous elle mettait en scène...

– Vous courez ?

– Oui, ça m'arrive.

– Vous courez vite ?

– Oui, ça peut m'arriver aussi. Pourquoi cette question ?

– Parce que vous avez dépassé les bornes. Et que je vais tenir ma promesse. Je vais vous en mettre une. Alors courez ! COUREZ...



PITCHIPOÏ

SARAH, MONTÉE SUR LA CAISSE, REGARDE PAR LA FENÊTRE. Un jour sale, des ombres rayées passent silencieuses. À intervalles réguliers, la silhouette du soldat qui monte la garde. De temps en temps il s'arrête, s'approche de la vitre ; il fait écran avec ses mains pour scruter le coin sale où elle se tient. Elle croise parfois son regard mais elle n'a plus peur : nul ne la voit, c'est comme si elle était invisible. Comme si elle n'existait plus.

Ce matin-là, la porte grince. Une petite fille se glisse peureusement. Elles se dévisagent. Ailleurs, elles auraient pu se sourire mais ici... Yasmine est juive aussi. Elle vient du ghetto. Elle explique pour son père : il a pris un fusil, il s'est battu, "Les soldats l'ont tué, il avait du sang plein là" (elle touche sa poitrine).

Sarah a entendu parler de ça. C'est monsieur Erenthal qui lui a raconté. Lui, c'est sa femme et son fils qui sont morts dans le ghetto... "Quel âge tu as ?"

– Six ans... Je vais les avoir... Enfin, j'aurais dû les avoir bientôt...

– Non, non, tu vas les avoir. Ça ne change rien à l'âge, tout ce qui se passe ici. Moi aussi j'ai six ans, depuis cinq semaines... Je les ai eus exactement le 5 janvier.

– Comment tu sais le jour qu'on est ?

Sarah hausse les épaules. Elle le sait, c'est tout. Demain on sera le 6 février. Le samedi 6 février, le jour du shabbat. Il faudra penser à faire ses prières.

– Et toi, tes parents, ils sont où ?

– Là où les prières s'en vont... répond doucement Sarah.

Avec d'autres enfants, elle s'est cachée dans un bâtiment en passant. Les soldats n'ont pas fait attention à eux. Les autres sont sortis le lendemain, elle ne les a pas revus. Elle, elle s'est méfiée, elle a attendu plus longtemps avant de sortir. Personne ne l'a vue entrer ici. D'ailleurs plus personne ne la voit. Et pas davantage la sentinelle qui colle les yeux au carreau et fouille vainement l'ombre du réduit.

La nuit tombe sur leurs conversations. Elles s'allongent l'une contre l'autre sur la paille.

– Tu connais des histoires, toi ? demande Yasmine.

– Il était une fois deux petites filles qui s'étaient perdues dans la forêt...

Le jour se lève. Yasmine s'étire en bâillant. Sarah lui tend un quartier de pomme rouge et un petit morceau de pain. Où a-t-elle trouvé ça ?

– C'est ça tous les jours depuis que je suis arrivée. Je ne sais pas qui dépose cela devant la porte. J'ai déjà essayé d'attendre toute la nuit en restant éveillée mais à chaque fois j'ai fini par fermer les yeux...

Elles reprennent leur conversation, parlent de leurs parents, du métier qu'ils faisaient. Tu as des frères et sœurs, toi ? demande Sarah.

– Non, juste un chat. Il s'appelait Moustache.

- Moi, j'avais une grande sœur, elle avait quatre ans de plus que moi. Elle s'appelait Anissa.
- Elle s'appelait ? Pourquoi ? Elle n'est plus vivante ?
- Je ne sais pas. Elle est partie un jour, je l'ai vue passer. Elle était toute nue, au milieu de plein d'autres gens, ils étaient nus aussi. Il y avait une grande file devant le bâtiment, là-bas, au fond...
- Pourquoi ils étaient nus ? Ils n'avaient plus leurs habits ?
- Je ne sais pas. M. Erenthal m'a dit qu'ils partaient à Pitchipoï et qu'il ne fallait pas que je m'inquiète.

Pitchipoï, Yasmine n'en a jamais entendu parler. Quand Sarah lui dit que c'est un pays magnifique où tous les enfants sont heureux et libres, au milieu de leurs parents et de tous ceux qu'ils aiment, elle frappe des mains : aller à Pitchipoï !

– Oui. Mais ma sœur ne m'a pas emmenée. Elle reviendra peut-être me chercher plus tard. Alors, je l'attends.

– Moi j'irais bien à Pitchipoï ! s'exclame Yasmine.

Vers la fin de la matinée, une file passe devant la fenêtre, une très grande file. Yasmine n'y tient plus, elle ouvre doucement la porte. Elle revient sur ses pas et embrasse Sarah :

– Je te dirai comment c'est !

Par la fenêtre on voit là-bas une cheminée qui fume...



TANGUY, 1961

JE N'AI RIEN REMARQUÉ. À L'ARRÊT DU CAR C'EST MAURICE QUI M'EN PARLE LE PREMIER, Tu as vu, c'est dégueulasse ! J'ai arraché tout ce que j'ai pu. Il y en avait même une sur la porte de l'église.

Il sort de son cartable un papier à moitié déchiré, une affiche. Presque un mètre de haut, blanche, avec une photo de Salan – le nom est en légende – et, dans le haut, l'emblème de l'OAS aux couleurs rouge et noire. Le texte est lisible malgré les déchirures, *“Le jour viendra où tous unis de Dunkerque à Tamanrasset, les Français retrouveront la joie de vivre. Vive l'Algérie française et fraternelle !”*

Brébec nous a rejoints, et Bartoli. Il en a vu sur la route de Montreuil. On court acheter le journal. Gertrud est jolie avec ses grands cernes et son rouge à lèvres, j'ai un frisson en me souvenant de leur goût. *“Les négociations secrètes France-FLN ont commencé. Rabat affirme que Boumendjel a rétabli le contact à Genève. La rencontre a eu lieu dans un petit appartement près de la place Cornavin.”*

Maurice nous répète ce que dit son père, De Gaulle ne peut rien faire d'autre que de négocier. Cette fois, ça va aller jusqu'au bout.

Dans le car on se met sur la banquette du fond. Les nouvelles ne sont pas bonnes, ça a des relents de guerre civile – le mot nous fait frémir. À Bab-el-Oued et à Belcourt des drapeaux noirs pendaient à toutes les fenêtres. À Oran ils ont lâché des ballons tricolores. Rue Michelet les CRS ont chargé les étudiants qui manifestaient. Les attentats se multiplient en région parisienne. En plein marché un Nord-Africain – ils précisent *“un terroriste”* – a ouvert le feu sur un marchand de fruits et légumes, blessant au passage une ménagère. À Saint-Ouen, un brigadier de police qui se rendait à son travail a été abattu de plusieurs coups de revolver. La gendarmerie de Nanterre a été attaquée par *“six ou sept musulmans”*. Explosions au plastic dans un immeuble avenue d'Eylau, à Paris. Une vingtaine de militants activistes ont été arrêtés par la police. Ils sont gardés dans les locaux de l'ancien hôpital Beaujon.

Maurice commente l'arrestation d'un boucher-charcutier de Socoa et la découverte de documents de l'OAS, un réseau clandestin dirigé par Ortiz, “le mec des barricades”, réfugié en Espagne. Tu as vu le nom du réseau ? Ils font fort : “Maquis Résurrection Patrie” !

Bouché ne résiste pas au plaisir de faire de la provocation, Qu'est-ce que vous en faites, de la liberté d'expression ? Aussitôt le ton monte, Bartoli se dresse d'un bond, on entend le bruit sec d'une lame. Le chauffeur pile. En cinq secondes il est au fond du car, repousse Bartoli avec brusquerie. Il attrape Bouché par le col de chemise, Non mais, tu te crois où ? Il lui colle une paire de claques retentissantes, attrape le couteau et le traîne à l'avant du car, On va s'expliquer avec le proviseur en arrivant ! L'autre renifle bruyamment, il saigne un peu du nez et, malgré ses efforts, il ne parvient pas à retenir ses larmes.

Je me demande si ces affiches, ce n'était pas le paquet que les Parisiens ont apporté. Mon père l'avait rangé à la cave...

Boutigny hausse les épaules, L'OAS, c'est bon pour la capitale. Ici, au fond de la Picardie, on se contente juste d'être plutôt pour ou plutôt contre. Même une manifestation, on n'y est jamais allés. Non, avec ton père on avait nos idées mais ça n'est jamais sorti de la discussion de bistrot. Je questionne Et les affiches? D'après lui, c'était des équipes qui venaient de Beauvais... Je n'insiste pas.

Et Tanguy, tu l'as connu? Il sourit, Tanguy! – un silence – Il nous manque ces jours-ci. Lui, Mihaïl et Ferreira... La bande, quoi. Je le sens très ému. Il demande Tu as eu de ses nouvelles? Je hoche la tête, Depuis qu'il a été dénoncé...

Le 20. Le vendredi 20 au matin. L'estafette est dans la rue devant la maison de Lafourcade. Hier déjà il y avait une agitation inhabituelle dans le village. Le maire est venu discuter avec mon père. Ils sont partis tous les deux, rentrés tard dans la soirée.

Le père de Maurice sort le premier, menottes aux poignets. Ce n'est pas la première fois mais là, ils sont quatre ou cinq gendarmes devant la maison, l'arme au poing. Il est tôt encore. Il fait frisquet mais le jour est levé. Ryngaert est bloqué sur son tracteur, il observe la scène sans émotion.

Les gendarmes sortent avec quelqu'un d'autre. Pantalon de toile bleue et chemise à carreaux. Je reconnais la silhouette, les cheveux sombres qui saignent. Tanguy!, j'ai crié. Il relève la tête. Ils lui ont attaché les mains avec une cordelette et le tirent comme ça. Il dit juste C'est rien, Brice, c'est rien! J'ai un geste vers lui mais un gendarme m'arrête, Te mêle pas de ça, petit! Ils le poussent dans l'estafette, la porte claque et le fourgon démarre.

Je reste une seconde sans réagir puis je me mets à courir. Devant l'église je les ai presque rattrapés mais avec la ligne droite l'estafette me distance. Je n'ai pas un cri, rien, je cours. De toutes mes forces je cours. Je vois le cul bleu du fourgon s'éloigner mais je continue de courir. Au bistrot je sais que c'est perdu, je ne les rattraperai pas, mais je cours comme un dératé jusqu'à la sortie du village. Le toit du véhicule disparaît au loin, dans le coude de la route de Lafraye. Je m'arrête. Je n'ai plus de souffle. Je me laisse tomber dans le fossé, le dos dans l'herbe mouillée. Mon cœur bat à rompre. Je ferme les yeux et je me dis Là, ce serait doux de mourir.

Boutigny a posé la main sur mon bras. Il a un sourire triste en m'écoutant raconter, Beaucoup de gens se sont demandé après coup... pourquoi tout ça avait eu lieu. On a même accusé ton père de l'avoir dénoncé.

Il parle en laissant de longs silences au milieu de ses phrases. Je lui dis Moi, je sais pourquoi il l'a fait, il avait de bonnes raisons pour cela, parce que Tanguy et ma mère... Il me coupe la parole Arrête tout de suite, Brice, tu n'as rien compris. Ça n'a rien à voir avec des histoires de jeunesse, rien à voir. Ou plutôt si, mais pas comme tu l'entends...

Il sort sa blague, se roule une cigarette. Je vois trembler les gros doigts pour tasser le tabac le long de la feuille de papier mais. Il fouille dans sa poche, se lève, va jusqu'à la gazinière pour allumer sa cigarette. Il tire une bouffée, C'est moi! Ton père m'a prévenu que les gars de l'OAS étaient au courant, ils voulaient faire un exemple, ils étaient prêts à lui faire la peau. Alors j'ai décidé de le dénoncer. On est allés voir le préfet avec Adrien. Tu comprends, au moins en prison

il était en sécurité... Je ferme les yeux. La tête me tourne. Il ajoute Il a fait deux ans de forteresse à Lyon. Après, j'ai su qu'il était allé sur Paris. Il était interdit de séjour dans l'Oise. Personne n'a plus jamais eu de ses nouvelles...

J'ai approché le tabouret. Juste laissé le lampadaire du coin qui diffuse une lumière douce, un peu rosée. Mon père dort, ma mère est penchée vers lui, Regarde comme il est calme! Sa main caresse les cheveux, le front du revers des doigts. L'index glisse sur les lèvres. Le dernier soir où... où nous avons pu parler, un peu car les mots avaient du mal à passer, il a dit Dis-lui que je l'aime... Elle lève vers moi son beau visage mangé par les cernes, Voilà, je te l'ai dit...

Je sens que je vais m'effondrer. Heureusement les doigts se posent sur le clavier, je ne sais comment les accords me viennent, la mélodie s'envole. Et peu à peu je retrouve les mots, qui brûlent et qui font du bien, *Que reste-t-il de nos amours Que reste-t-il de ces beaux jours Une photo vieille photo de ma jeunesse...*

[Extrait de "La blanche de Bruges", éd. G&g, 2004]



MON NOM EST GLOSSINE

MON NOM EST GLOSSINE. RARE ET INSOLITE, CE PRÉNOM, JE VOUS L'ACCORDE. Jugeant inutile que vous glosiez éternellement sur ce sujet, je vais vous révéler son origine. Il vient d'un mot grec qui veut dire « langue ». C'est comme si mes parents, avant ma naissance, avaient eu l'intuition que je m'en servais beaucoup. Il est vrai qu'en Afrique où je vis, les prénoms sont parfois bizarres, le plus ridicule aux yeux des Français étant le célèbre Fétnat. Je préfère de loin le mien, aux syllabes glissantes et d'une féminité subtile.

Que vous révéler de moi ? Je suis grande et brune, d'une beauté que l'on peut qualifier de piquante. Ma couleur préférée est le bleu, ce bleu que l'on dit de roi. Mais récemment, une de mes sœurs s'est empoisonnée en s'entichant d'un morceau d'étoffe bleue aux effets maléfiques. J'ai eu la sinistre impression qu'un sorcier avait subtilisé le bleu aux rois pour le vouer au diable.

On me dit furtive. Tantôt ici, tantôt là, je me faufile avec agilité entre les cases du village ou parmi les hautes herbes de la savane. Je suis partout où l'on ne m'attend pas. J'agis à ma guise sans me faire repérer. Ainsi, je peux me venger en toute impunité de ceux qui me traitent de parasite !!! Est-ce ma faute à moi si je ne sue pas sang et eau pour me nourrir, si ma destinée, c'est de me payer sur la bête, enfin façon de parler, parce qu'en l'occurrence, il s'agit d'hommes, des paysans, des pêcheurs, des chasseurs, des gens qui, quotidiennement, exploitent ou exterminent des représentants de la race animale. Je suis trop attachée à cette dernière pour laisser faire ça.

Je ne connais pas de frontière, à l'instar de tous ces expatriés qui nous envahissent, les médecins, les pharmaciens, les reporters, j'en passe et des meilleurs. Pour changer des rustres de ma savane, je me paierais bien un French doctor, tiens, pour qu'il sache de quel bois je me chauffe et pour lui faire regretter d'être venu perturber notre vie des Tropiques.

D'ailleurs, les hommes sont tellement obnubilés par leur importance et celle de leurs tâches soi-disant salvatrices et la plupart du temps destructrices qu'ils remarquent à peine que je leur ai réglé leur sort, juste une chaleur là où je m'active. Et les voilà hors d'état de nuire pour un bout de temps. J'ai souvent des instincts meurtriers. Je me nourris à leurs frais, puis je leur porte un coup que je voudrais fatal. Mais je ne réussis pas toujours, j'essaie, mais toute grande que je suis, je suis petite à leur côté.

Un jour, un cousin m'a abordée, terrifié :

- Tire-toi de là, ils ont pulvérisé du DDT !
- C'est quoi, ça, le DDT ?
- Un insecticide puissant.
- Dangereux pour moi ?

- Je ne sais pas, moi, mais à ta place, je ne courrais pas le risque. J'ai vu le résultat, un vrai génocide. Tous les miens y sont passés. Je me demande encore à quoi je dois la vie sauve.

C'étaient évidemment les paroles d'un être profondément blessé et inconsolable et j'en ai retiré une haine plus grande encore envers les hommes, eux qui tuent à tour de bras, y compris

leurs congénères. Je ne fais plus de différence, ils sont tous pareils. Tenez, un professeur d'université est revenu récemment au village voir ses parents et il a tourné autour de moi :

- Vous, que faisiez-vous au temps chaud ?
- Je glosais, ne vous en déplaise.
- Vous glosiez, j'en suis fort aise, eh bien, dormez maintenant.

Mon nom est Glossine et aussi vrai que je m'appelle Glossine, si vous osez vous approcher de moi, prenez garde de ne pas sombrer tôt ou tard dans une léthargie qui vous empêchera de nuire.

Si vous avez recours à un glossaire, vous verrez qu'en tswana, on m'a donné le nom ô combien vulgaire de mouche tsé-tsé, la tueuse de bétail, mais moi, individu unique (et je n'ai cure de mes homonymes, car il n'y a pas qu'une Glossine dans toute l'Afrique tout comme il n'y a pas en France qu'un âne qui s'appelle Martin), je n'attaque que les prédateurs et les exploiters de l'espèce animale et leur transmets la maladie dite du sommeil, mais du sommeil de l'injuste.



LE CANARI

DES MOTS S'ÉCHAPPENT... NON, LUI ÉCHAPPENT. Les mots précis se sont soustraits et elle s'arrache une mèche de cheveux gris. À force de ne parler qu'au boulanger, au chat et à l'arbre fendu du fond du jardin elle ne sait plus dire autre chose que "Une baguette", "Tu as faim?", "Ôte-toi de mes jambes" et "Mon pauvre vieux tu as de moins en moins d'allure, comme moi". Pour dire sa solitude il ne lui reste que ces mots-là, des mots qu'elle inverserait bien mais elle n'a jamais eu d'humour et l'idée de sourire, de desserrer les mâchoires ne serait-ce qu'un instant ne lui vient pas.

Plantée sur le bord de la route elle regarde passer des voitures, des vélos et tous ces engins qui n'existaient pas de son temps. Son temps elle n'a plus les mots pour le dire.

Ses cheveux ficelles volettent autour de son visage plissé. Lui il est parti sur cette même route dans un envol de poussière et une pétarade de gravillons. C'était en août ou septembre... Des lâchers d'injures, des coups de pieds, de poings, des gifles. C'était en août ou septembre mais l'année lui échappe.

La veille, le canari était mort de honte et gisait pattes en l'air au fond de la cage. La chatte rousse n'en avait pas voulu: elle avait jeté l'oiseau au matou pour se venger. Une claque de trop sur les lunettes? Qu'importe la chatte l'a boudé et laissé là sur le carrelage un peu poisseux de la cuisine. Ailes collées sur la tache vineuse de la toile cirée elle l'avait alors exposé comme un trophée de chasse.

À la vue du piaf, il avait rugi comme un lion à qui l'on prend sa progéniture. La pitoyable mesure au toit tout échanuré, aux murs perclus s'est fendillée d'une autre ride.

Elle l'avait gagné à la fête foraine; elle s'était empressée d'acheter une cage... si petite que l'oiseau pouvait à peine s'y retourner. Mais il sifflait comme un vainqueur. Elle a surpris un sourire sur le face de l'homme et s'est sentie heureuse... enfin elle s'est dit un instant que le bonheur pourrait ressembler au chant lancinant de l'oiseau et au regard humide de ce mufler qui l'envoyait valser sur le lit quand une envie le prenait, qui d'un revers de main l'assommait, l'étouffant la malaxant la fouillant. Elle s'est dit que peut-être... Mais "Cette cage trop petite... une vraie taule!" Il a hurlé, détruit, frappé, défiguré; il a presque tué.

Au fond du lit où elle gémissait elle l'a entendu ce chant plus haut, plus clair, modulé. Il avait acheté une grande cage en osier où le canari s'exerçait à ses tours vocaux. La chatte le relaquait mais se méfiait aussi, déconcertée qu'un hôte aussi bavard ait trouvé place ici. Habitée aux cris, grognements et interjections elle restait sur ses gardes. La femme avançait en boitant la face toute chiffonnée. Grosse bête naïve elle a voulu s'approcher et caresser cette flûte dorée qui trônait sur la table. L'oiseau affolé a perdu quelques plumes et le temps qu'elle ôte sa main de la cage une autre plus massive l'agrippait par le col et l'envoyait sur le carrelage. "Pas touche!"

La chatte a fini sur le tas d'ordures au fond du jardin: elle aussi avait posé une patte imprudente sur la volière. La femme a laissé suinter larmes et marmonnements torves sur le corps roux tout tordu.

Au marché où le monde se gardait bien de voir, elle achetait les plants du potager et plus tard les graines pour l'oiseau. Chez le boulanger elle se posait comme une enfant dans la file, tête vide, pieds rentrés en dedans. Elle se laissait toujours surprendre quand venait son tour. Depuis ses dix-sept ans elle disait sur le même ton sourd "Une baguette". Elle était bien petite encore quand elle supplia sa mère de demander elle-même la baguette. Elle se souvient juste de la taloche derrière la tête qui l'avait projetée sur la caisse "S'il vous plaît qui?!" Sa mère l'avait agrippée et secouée devant tout le monde. Elle lui avait craché, les yeux révoltés, postillonnant sa colère "On dit s'il vous plaît Monsieur! T'as compris?" Depuis ces mots sont restés coincés au fond de sa gorge. Le boulanger s'en moque. Par honte ou par pitié c'est lui qui prend les devants d'un jovial "Comme d'habitude?" auquel elle a juste à répondre d'un hochement de tête.

On savait bien la cause des ecchymoses et des douleurs soudaines de cette femme sans âge et si mal mise.

Peu de temps après le mariage, expédié comme un verre cul sec, on l'a vue se dandiner presque fière, le menton légèrement relevé. Ses mains soutenaient le bas du ventre. Des sourires affleurèrent aux visages des passants, des commerçants sur le marché et même le boulanger l'aurait bien laissé dire "Une baguette s'il vous plaît Monsieur" s'il n'avait gardé le souvenir de la claque, de la mère et des hurlements. Son ventre s'arrondit, des cernes se creusèrent un peu mais la peau tendue des pommettes et la pulpe des lèvres plus rouges moins gercées la rendaient frémissante et belle. On se dit que le temps de la tendresse était venu sans doute.

Le silence des jours suivants et des mois laissa chacun inquiet mais "À se mêler des affaires des autres on ne récolte que des ennuis" répétait-on à l'envi. Elle avait disparu des rues des commerces et son ventre tant attendu ne venait plus arrondir les sourires. C'est lui qui venait sur le marché pour quelques courses mal faites. On détournait les yeux pour ne pas croiser les siens. Une vieille un peu sourde et l'œil opaque lui demanda pourtant des nouvelles de la future maman. Assise au pas de sa porte, le mouchoir toujours prêt à essuyer les chiures des yeux, elle devinait chaque passant à sa démarche, à son odeur ou son parfum. On se méfiait de ses commérages et puis ses yeux si blancs semblaient voir au dedans de vous; on la croyait voyante ou un peu sorcière. Prête à se briser sur sa chaise bancale elle obligeait au silence ou à la vérité. "Ya pas de maman! Elle est tombée!" Il a grogné et s'en est retourné sans acheter ni pain ni pommes de terre, ni le vin qu'il buvait en route.

Quand elle revint au village on détourna les yeux du ventre plat et creux des yeux auréolés de noir des lèvres serrées et muettes. Elle se servait payait et repartait. Cela dura des mois, des années.

Jusqu'à ce jour de la fête de la Saint-Jean. Elle s'était assise au bout du rang pour regarder les jeunes s'affronter au saut du feu. Elle s'était offert une pomme d'amour et avait gagné à la loterie un canari qui pépiait dans sa geôle. On crut lui deviner un sourire ténu lorsque l'oiseau chantait.

On ne la vit pas quitter le champ. On ne la revit pas de si tôt.

Puis elle reprit ses pas menus dans les files d'attente toujours courbée, tête baissée. On ne lui parlait pas. On la regardait à peine mais aussitôt qu'elle apparaissait une honte trop pleine gonflait les poitrines des femmes entourées de marmaille, une honte enfantine faisait baisser les

yeux des hommes assouvis et repus. La honte l'auréolait et gagnait tout l'espace où ses pieds se posaient sans bruit, muets comme elle. Elle qui se voulait transparente, emplissait la place, les magasins et les rues et si vite qu'elle fit pour ses maigres emplettes on ne respirait plus que l'odeur salée des larmes qu'elle retenait, tout au long de la journée.

Au début de l'automne elle fut seule: il avait enfourché une vieille mobylette et quitté le village.

Certains dirent que les gendarmes le cherchaient. D'autres dirent qu'une lettre anonyme... La plupart se turent. Seul le boulanger s'entêta avec son "Comme d'habitude?" Elle recueillit un chat aux couleurs incertaines un peu teigneux mais toujours affamé, et prit l'habitude des vieux s'asseyant au bord de la route à compter les cailloux.

Elle ne parle plus depuis longtemps mais on dirait qu'elle cherche les mots, ses mots, les lèvres agitées de frémissements ou qu'elle attend quelqu'un...



LES GRENOUILLES DE PÉCORD

CE MATIN LES GENDARMES SONT VENUS ME CHERCHER : trois voitures pour arrêter un vieux qui ne marche plus qu'avec une canne taillée dans un bois d'olivier quatre fois centenaire... Ils devaient penser que j'allais me carapater comme un lièvre. Me tirer dans la montagne à mon âge...

Vendredi prochain j'aurai quatre-vingt-sept ans. Un bail ! Et cela fait autant d'années que je vis à Pécord. Pécord, c'est un petit village de Dordogne accroché au bord d'une falaise au pied de laquelle coule paresseusement la Voulte, un petit torrent aux humeurs variables. C'est ici que les Tessin ont fait souche il y a longtemps. Mon arrière-petite-fille (dix-neuf ans tout de même) est passionnée de généalogie ; elle a farfouillé sur Internet et trouvé la trace des Tessin jusqu'en seize cent et des poussières ! Les livres paroissiaux ne remontent pas plus loin. Mes aïeux, les leurs avant, ont toujours vécu ici, sur ces pentes rocailleuses, brûlées par le soleil l'été et fendues par le gel en hiver. Cette montagne, ces rocs, ces arbres, les gorges de la Voulte, c'est la terre des Tessin. Il n'y a pas un hameau à la ronde sans un frère, une sœur, des oncles ou des cousins qui ne s'y soient installés. Il n'y a pas une roche, un arpent de terre ou une souche qui ne porte la griffe de mes aïeux. La source du sang qui coule dans mes veines est ici, à Pécord. Avec le temps, le village s'est agrandi. Des familles sont venues s'y installer à chaque fois que de graves évènements secouaient le pays : refuge pour des fuyards de l'Inquisition, parpaillous en délicatesse avec notre si bon Roi catholique, quelques Juifs lors de la dernière guerre, peu.

À la fin des années soixante, plus de six cents âmes vivaient sur la commune, la plupart dans le bourg. Des maisons aux murs épais faits de pierres sèches, bâties les unes contre les autres, ne faisant qu'un avec la roche. Nous avions notre boulanger, une école, deux cafés, une église et un manoir. Pour être précis, une église et un temple car catholiques, parpaillous et cathares réclamèrent chacun leur lieu de culte. Même ici, au bout du monde, on se mélange pas. Quant au manoir, il n'est plus d'une grande fraîcheur, ses propriétaires – de gros négociants bordelais – l'ont délaissé depuis longtemps, lui préférant une propriété luxueuse du côté du Cap-Ferret.

Début des années soixante-dix, le village s'est vidé, nos jeunes sont partis, comme partout. Ils ne voulaient plus travailler aux champs, ils rêvaient de maisons neuves dans des lotissements rutilants, des voitures qui ne soient pas des 2CV ni des 4L, sortir le samedi soir en boîte comme ils disent, et surtout, faire autre chose que de contempler à longueur d'année notre belle montagne. C'est vrai qu'elle est belle en toute saison, mais la vie n'y est pas facile. La plupart sont allés travailler à l'usine, deux ou trois ont fait carrière, comme l'on dit. N'empêche qu'à la retraite, cette « putain » de montagne, comme ils disaient à vingt ans à ceux qui voulaient les écouter, ils y reviennent peu à peu. Rien de plus beau ! Rien de mieux que de retrouver son pays... Nous les anciens qui sommes restés, nous sourions de les revoir. Pas par moquerie ; du plaisir de voir que les vraies valeurs restent. Bref. Peu à peu les maisons se sont vidées, certaines n'ouvraient plus leurs volets que le temps des vacances d'été : le grand air... D'autres restèrent définitivement fermées. Avec les années elles se sont abîmées : des lézardes apparurent sur les murs, des tuiles

tombèrent des toits, la rouille finit par ronger le métal des grilles... Le village perdit son école puis ce fut le tour de la boulangerie, un des deux cafés ferma tandis que l'autre se transformait en épicerie, dépôt de pain et point Poste. Il faut bien survivre. Et puis un jour, alors que le village s'endormait dans une de ces torpeurs dont aucun ne se relève jamais lorsqu'il n'y a plus de sang neuf à couler dans ses veines, un jour, donc, c'était un mois de juillet, des «étrangers» débarquèrent sur la place : voiture et caravane avec un GB collé à l'arrière de leurs voitures. Des Anglais : les premiers à débarquer chez nous depuis la fin de la guerre. Des amateurs de solitude et de grands espaces. Au début, on les a regardés avec méfiance : qu'est-ce qu'ils venaient faire là, loin des plages, dans un endroit aussi perdu que nous gardions jalousement pour nous : un couple d'une trentaine d'années avec un petit gars roux comme les feuilles de vigne à l'automne. Ils ont demandé dans un français émaillé de beaucoup de gestes où planter leur tente., La plupart d'entre nous ne firent aucun effort pour les comprendre. Finalement c'est le maire qui leur proposa de s'installer sur un lopin de terre à lui à la sortie du village, histoire de ne pas laisser croire que nous étions des sauvages mal embouchés. Ils se sont installés et ont parcouru nos chemins empierrés dans tous les sens. On les tenait à l'œil. Ils ont trouvé notre bout du monde «Magnifique», «Sauvage», «Rude»! Ils firent quelques incursions chez Georges, le patron du Mûrier, qui leur vendait des conserves, des fruits et des légumes de son jardin. Ils échangeaient par geste et riaient beaucoup. On les voyait souvent prendre de l'eau à la fontaine du village, face à l'église et au temple qui se regardent en chien de faïence depuis le premier jour de leur édification. Une semaine plus tard ils n'étaient plus là, on les oublia.

Un an plus tard, alors que plus personne ne pensait à eux, ils se sont repointés avec leur caravane. On s'est étonné de les revoir, mais cette fois on les a accueillis avec bienveillance. Nous leur désignâmes un terrain plus proche où garer leur caravane. Elle, elle attendait un marmot, pour octobre ou novembre à ce qu'elle nous expliqua. Comme l'année précédente ils achetaient de quoi se nourrir sur place. Ils parlaient dans un français très approximatif, nous leur répondions avec notre accent rocailleux qu'ils avaient du mal à comprendre, surtout que nous prenions un malin plaisir à y mêler du patois. Ils ne comprenaient pas tout, ils riaient, nous aussi. On s'aimait bien. L'année suivante ils revinrent à quatre avec leur petite dernière, Betty. Cette fois-là on fêta leur retour autour d'un verre chez les uns et les autres. On commençait à s'habituer à eux. Et puis d'autres arrivèrent à Pécord : des Anglais, des Néerlandais, un couple d'Allemands aussi ; on a été plus méfiant avec eux, l'histoire laisse des traces, c'est idiot. Tous cherchaient le calme loin des hordes de touristes qui déferlaient sur le littoral. Finalement, après quelques années, on se prit d'amitié. Lorsque certains demandèrent à acheter de vieilles maisons inhabitées pour les retaper, aucun d'entre nous ne s'y opposa. Nos jeunes étaient plus impatients que nous de les retrouver : il faut dire qu'ils arrivaient en famille avec leurs adolescents... Avec le temps, quelques-unes des maisons de vacances devinrent des résidences principales. Des unions virent le jour. Au nom de Tessin s'en accolaient d'autres aux sonorités venues d'ailleurs : le village était heureux, nous partagions nos coutumes, nos paysages, notre vin, nos savoir-faire pour élever des poules, les lapins, quelques biquettes, cultiver les légumes, faire les confitures... On se retrouvait souvent à la terrasse du café devant lequel l'ancien lavoir servait de mare aux grenouilles qui, à l'époque

des amours, chantaient à tue-tête, à l'ombre des mûriers où les cigales s'en donnaient à cœur joie tout l'été. On était bien. On était chez nous.

Et puis il y a eu la rupture. Pécord n'est pas différent des autres villages de France avec ses maisons en pierre, ses rues resserrées, sa place ombrée avec son lavoir, son manoir et ses paysages imprenables. Pécord, qui jusqu'alors se contentait de vivre entre ses collines au rythme de la Voulte cascading dans ses gorges, s'est retrouvé affiché sans rien demander à quiconque dans le guide des « Villages pittoresques de France ». Le genre de label que l'on trouve sur une boîte de fromage ou l'étiquette d'une bouteille de vin primée au concours agricole. Tout le monde a fait grise mine parce que nous sûmes que c'en était fini de notre tranquillité. La vie est devenue un enfer avec, d'avril à fin octobre, un défilé ininterrompu de voitures, de touristes sans gêne qui arpentaient nos ruelles dès dix heures du matin parfois jusqu'à la nuit. Ils ne ménageaient pas leur peine pour faire du bruit, jeter leurs papiers gras et leurs mégots par terre ou laisser leurs canettes de bière négligemment posées sur les murets des cours, quand ils ne les jetaient pas dans le lavoir... Nous en vinmes à tirer nos rideaux et à nous cacher des regards inquisiteurs qui n'hésitaient pas à regarder à travers nos fenêtres comme on observe des animaux dans un zoo. Nous n'étions plus chez nous. Il n'y eut que Georges pour y trouver son compte et se réjouir de cette invasion. Il ouvrait dès huit heures du matin et fermait à la nuit avec le dernier client.

Deux ans plus tard, en 81, je m'en souviens parce que c'est l'année où Mitterrand a été élu, un couple est venu jusqu'ici, des Parisiens. C'était le début de l'été. Lui était du genre effacé, un type sans intérêt : bien de sa personne, athlétique, grand, vêtements bien coupés, manucuré ; pas à sa place chez nous. Elle, elle en imposait : bien faite, élégante, un mot sur tout même quand il n'y a rien à dire, la tête sur les épaules ; ça se voyait de suite. Des deux, c'est elle qui décidait. Nous apprimes plus tard qu'il possédait un vignoble classé dans le Bordelais et qu'elle dirigeait une société immobilière. Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Le vignoble, ça en a impressionné beaucoup. Je n'ai jamais bien compris pourquoi parce que chez nous tout le monde a quelques arpents de vigne qui donnent un petit vin gouleyant qu'il ne serait jamais venu à l'esprit de personne de baptiser « Château Pécord ». Ou alors pour rigoler. Tous ces détails, on ne les a sus que plus tard, après qu'elle avait fait connaissance avec le maire et surtout son premier adjoint : Georges. Bref, voilà nos deux « châtélains » plantés en plein soleil dans leur voiture de luxe : une décapotable italienne rouge avec siège en cuir blanc et des chromes rutilants à faire pâlir le soleil. Elle minaudait au soleil pendant que lui était à la recherche d'une auberge ou d'un hôtel pour y passer la nuit. C'est Georges qui les a dépannés. Il a toujours eu le nez pour sentir venir le vent. Ce jour-là, il aurait mieux valu qu'il se casse une jambe, ça nous aurait évité bien des tracasseries et moi, je ne porterais pas de bracelets aux poignets aujourd'hui.

Finalement, au lieu de repartir le lendemain, ils sont restés quelques jours à baguenauder un peu partout sous la houlette de Georges qui n'en pouvait plus d'être vu en leur compagnie. Au troisième soir, ils avaient visité le village de fond en comble en s'extasiant sur tout : « C'est tellement beau, si pittoresque, tellement féérique... » Elle n'avait pas assez de mots pour qualifier les choses. « Ces maisons, ces murs, ces venelles... », « Quel potentiel ! », « Quel dommage ! », « Quelle faute de ne pas mettre en valeur tout cela... » Là, on aurait dû tendre l'oreille... Le lendemain, ils repartaient. On les entendit dire à Georges qu'ils le tiendraient informé. De quoi ? Nous aurions

dû nous méfier. Ce n'était pas dans nos habitudes. Septembre suivant, le maire convoqua un conseil municipal extraordinaire dont l'objet annoncé portait sur l'avenir du village. Marcel est à peine plus jeune que moi, alors question de parler d'avenir du village... Je n'ai pas été le seul à trouver ça suspect, surtout que la plupart du temps il pique du nez pendant les séances et les commémorations. En réalité, c'est son premier adjoint qui fait tout : Georges, justement. C'est donc lui qui a présenté le fameux projet d'avenir : Pécord, un village qui meurt lentement, les jeunes qui sont partis, plus de boulanger, plus de Poste, plus de médecin, plus personne pour entretenir les maisons abandonnées, les chemins gagnés par la ronce... Il fallait réagir. Nous avions un trésor sous nos pieds que nous étions incapables de faire fructifier : un site unique, des vues imprenables, des possibilités inexploitées, aucun village comparable à plus de trente kilomètres à la ronde, un gâchis insupportable, de l'argent de perdu, beaucoup d'argent de perdu, une occasion inespérée à saisir... Ce jour-là on aurait dû lui clouer le bec au lieu de somnoler sur nos chaises. Personne n'a osé le faire, ce fut une erreur. Georges, enthousiasmé, a étalé des plans sur la table, accroché des vues d'architectes aux murs en nous disant d'un air triomphant : « Voilà l'avenir ! » Quand on lui a demandé qui avait fait tout ça et qui paierait son avenir, ils nous a répondu qu'il avait un investisseur avec qui il avait beaucoup discuté. Celui-ci pouvait nous conseiller et nous aider à financer le projet. Ceux qui étaient là se doutèrent de qui il s'agissait. On aurait dû prendre ses plans et ses jolis croquis pour les foutre à la poubelle. Une fois de plus ça n'a pas été fait ; on a manqué de perspicacité. Devant notre manque d'enthousiasme évident Georges n'a pas insisté. Il s'est dit que c'était prématuré. Mais il avait semé une graine qui ne demanderait qu'à germer. Une question de temps. C'est vrai qu'à la campagne on sait le prendre, ça nous évite parfois de faire des conneries. Déçu, il a replié ses affaires en répétant à voix basse que c'était une chance inespérée de sauver le village, que nous devions, au nom de nos enfants et de l'avenir du village, y penser. Et d'ajouter à voix basse qu'une pareille opportunité ne se présenterait pas deux fois, ou alors pas avant longtemps et qu'alors, ce serait trop tard parce que les bonnes idées et la bonne fortune ne passent pas deux fois. Ce projet n'était pas pour nous. Nous étions bien comme ça. Nous ne tenions pas à voir débarquer des bus remplis de touristes et entendre les gens s'esclaffer ou s'interpeller à longueur de journée : il y en avait bien assez comme ça tout l'été avec ce classement que personne n'avait demandé. Tous ceux qui vivaient à Pécord ou qui étaient venus s'y installer tenaient à leur tranquillité, au silence, à pouvoir admirer la campagne sans être dérangé, à siroter un café ou déguster une bière, à la fraîche, en fin d'après-midi ou le soir, en paix, entre gens de bonne compagnie. Même les jeunes qui étaient encore là se sont montrés intéressés. Oui, il y aurait peut-être du travail, mais personne n'avait l'argent pour ouvrir un commerce. Il y avait surtout Georges dont les yeux brillaient à l'idée d'étendre son activité. Il imaginait déjà une nouvelle salle de restaurant, des chambres aménagées à l'étage – une douzaine au moins, peut-être davantage en achetant la maison d'à côté qui était inoccupée –, des tables et des sièges confortables seraient installés sous les mûriers... Il se voyait déjà au volant d'un coupé sport allemand avec sellerie en cuir noir... Nous l'avons laissé à ses rêves en nous disant qu'une fois la fièvre retombée il retrouverait le bon sens. Nous avons commis l'erreur d'y croire.

Un an a passé. Tout le monde avait oublié le projet de Georges. À la mi-octobre, plusieurs camions et camionnettes traversèrent le village en trombe pour aller se garer dans la petite cour du manoir. Une vraie foire d'empoigne. Il y avait un terrassier, un maçon, un électricien, un plombier et un couvreur. La plupart d'entre nous pensèrent que les propriétaires remettaient à neuf le bâtiment qui était assez délabré et que nous allions les revoir d'ici peu : une surprise de taille, on ne les avait pas revus depuis plus de vingt ans. C'était totalement inattendu. D'autant plus que Georges, qui ne les avait jamais fréquentés, semblait suivre de près les travaux. Les ouvriers venaient régulièrement prendre des instructions auprès de lui. Nous nous demandions bien pourquoi et, lorsqu'on l'interrogeait à ce propos, il répondait que c'était une surprise, qu'il n'avait rien le droit de dire. La surprise fut grande en effet quand nous vîmes se garer devant la grille une décapotable rouge aux chromes rutilants immatriculée 75. Elle ne nous était pas inconnue. La nouvelle fit le tour du village en moins d'une heure. À l'évidence le manoir avait été acheté par le couple de Parisiens venu plus d'un an auparavant. Le jour même, plusieurs camions de déménagement arrivèrent pour décharger du mobilier, des tableaux et quantités d'objets d'art en plus de l'indispensable pour vivre. On assista de loin au va-et-vient des hommes forts, apercevant de temps à autre les nouveaux propriétaires donner leurs instructions. Personne ne les revit les deux jours suivants, sans doute trop occupés à s'installer. Le soir, attablés à la terrasse du café, quelques-uns, dont moi-même, nous étonnions de ce changement de propriétaire réalisé dans la plus grande discrétion. Curieusement, Georges, qui se mêle habituellement aux discussions de ses clients, restait plutôt évasif. Ce n'était pas normal. D'autant plus qu'au détour d'une phrase anodine, il laissa échapper en se parlant peut-être à lui-même, mais je n'en suis pas certain, que ce n'était que le début du changement. Ceux qui l'entendirent auraient dû lui demander des explications. Une fois encore nous aurions dû réagir, on a laissé passer.

Dans les mois qui suivirent, la nouvelle venue – Tiphaine de Vernon, il faut bien cela pour être châtelaine – entreprit une vaste campagne de séduction auprès des villageois. Elle était partout, elle parlait avec tout le monde, avait des petits mots aimables, toujours ajustés avec les uns ou les autres, s'enquêrait de la santé de chacun, de ce qu'ils faisaient, des enfants ou des petits-enfants... Elle clamait à qui voulait l'entendre qu'elle n'avait jamais connu un pareil endroit, que c'était un don de Dieu... Mais que c'était tout de même malheureux de voir tant de maisons en si piteux état... Le couple se montra au 14 juillet, à la fête du 15 août, à celle du village : toujours un verre à la main qu'ils ne vidaient jamais. Ce n'était que la production locale... Elle, elle assista à la cérémonie du 11 novembre, très concernée, une voilette devant les yeux... Elle devint une habituée du conseil municipal. Son mari se mêlait aux anciens en organisant des parties de chasse sur ses nouvelles terres et se mêlait aux plus jeunes au Mûrier les soirs de match retransmis à la télévision. Georges avait récemment acquis un poste qu'il avait installé dans son bar. Nous sentions que c'était forcé, qu'ils en faisaient trop. Une intégration au pas de charge. Nous aurions dû sentir qu'elle préparait quelque chose : une maligne, une sorcière. On la voyait prendre des photos des vieilles bâtisses dont elle forçait les portes sans la moindre gêne en donnant l'impression qu'elle était chez elle. Il aurait fallu l'interpeller quand elle était accompagnée durant ces escapades par des types qui prenaient des notes et des mesures, ou bien lorsqu'on la voyait en compagnie de Georges en faisant de grands gestes tous les deux comme s'ils

refaisaient le monde. Nous aurions dû nous inquiéter lorsqu'ils baissaient brusquement la voix ou se tournaient légèrement quand l'un d'entre nous les croisait ou s'approchait d'eux. Elle préparait quelque chose, c'était sûr. Nous aurions dû réagir, lui demander des explications. La volonté ou le courage, je ne sais pas trop, nous ont manqué. Ou alors elle nous intimidait, peut-être.

Au printemps suivant eurent lieu les élections municipales. Marcel laissait sa place, il en avait bien assez fait. Il y avait une liste unique sur laquelle personne ne fut étonné de trouver Georges, la de Vernon et son mari, et trois gars du village qui avaient accepté de se joindre à eux par sympathie pour Georges, sachant qu'ils n'auraient rien à faire qu'à assister une fois de temps en temps au conseil municipal. Le changement annoncé à mi-voix bien des mois plus tôt ne se fit pas attendre. Georges, élu maire, revint à la charge avec son projet repensé de fond en comble. La Tiphaine et son mari se relayèrent pour expliquer ce dont il retournait. Un architecte – invité pour l'occasion – projeta sur un écran des esquisses, des plans, des dessins d'un village qui peu à peu n'était plus le nôtre. Un autre invité, un type de la finance, commenta des tableaux de chiffres : investissements, emprunts, taux d'usure, participations privées, aides locales, régionales, dotations du ministère de la Culture, de l'Équipement, amortissements, recettes, emplois directs et indirects, taxes, participation aux bénéfiques, structures participatives, taux de fréquentation, travaux de réhabilitation, fin des taxes d'habitation et foncière pour les résidents, services gratuits aux anciens, bourses d'études pour les plus jeunes... Le Paradis à portée de main. Comment avons-nous pu passer à côté tant d'années ? Un coup de massue en réalité. Il n'était pas compliqué de comprendre que la nouvelle équipe en place allait nous jouer un mauvais tour et que notre apathie nous rattrapait. Georges avait trouvé le moyen d'élargir son activité à peu de frais et nos deux châtelains allaient régner sur un royaume taillé à leur mesure. Au cours de la séance, le conseil municipal décida de lancer le programme, à l'unanimité. Cette fois-là la piqûre a réveillé quelques esprits qui s'inquiétèrent de ce qui se tramait dans leur village. Mais leurs interrogations étaient surtout d'ordre personnel : seraient-ils obligés de réhabiliter leurs logements ?, combien toucheraient-ils de dividendes sur les bénéfiques ?... La nature humaine est ce qu'elle est : c'est-à-dire assez souvent vénale. Georges et les de Vernon avaient bien travaillé. Ils avaient la stature de gens d'affaires. Le projet était solide puisque plusieurs banques acceptaient de le cautionner et de le financer. Évidemment, quand on apprit, par hasard, que la plupart des maisons abandonnées du village – les plus intéressantes – avaient été achetées en toute discrétion par une société d'investissement à la tête de laquelle se trouvait Madame de Vernon et que toutes les autres seraient préemptées et rachetées par la commune, ça a fait jaser. Mais comme personne n'avait d'argent pour acheter nos ruines et les remettre en état, on se dit qu'après tout, puisque les châtelains en avaient les moyens, ce n'était pas plus mal qu'ils dépensent leur argent dans le village. Le prix de nos masures allait flamber, nous serions gagnants sans sortir un franc de notre poche. Pour faire bon poids, Georges, toujours en première ligne, expliqua aux réticents et aux jaloux qu'il était temps de plonger dans son temps et de profiter pleinement de l'afflux touristique qui ne tarissait pas. Il y aurait de l'argent à se faire pour tous, même si quelques-uns en profiteraient plus que d'autres. L'allusion aux de Vernon était claire mais, après tout, ils prenaient tous les risques. Argument imparable. Pécord allait revivre, des emplois y seraient

créés, des jeunes viendraient s'installer, peut-être même que l'école pourrait rouvrir. Chacun se voyait tenir une échoppe dans son rez-de-chaussée. Mais les choses ne se déroulent jamais comme on se les imagine. Il ne s'agissait pas que chacun vide son grenier ou vende ses pots de confitures avec une étiquette écrite à main levée. Sans en parler à qui que ce soit, la de Vernon avait mandaté un cabinet spécialisé qui avait pris contact avec plusieurs artisans déjà établis. Pour profiter de l'aubaine, ils devaient s'engager à exercer leur art ou leur commerce d'avril à novembre non stop sept jours sur sept ainsi qu'aux fêtes de Noël et de fin d'année. Autant dire que le jour de cette annonce, ça a été la consternation et la colère : il y aurait donc des échoppes tenues par des étrangers, remplies des mêmes poteries, des mêmes étains, des mêmes souvenirs aussi inutiles que navrants que partout ailleurs, des vanneries achetées en gros, vieilles dans les arrière-cours, des vendeurs de miel, de fromages et de saucissons prétendument locaux avec une étiquette sur laquelle serait reproduite une aquarelle de Pécord, son manoir, l'église et le temple face-à-face, mais fabriqués ailleurs parce qu'il n'y a jamais eu de ruches à Pécord et que les biquettes et les cochons y ont toujours été comptés sur les doigts d'une seule main. Notre nouveau maire clamait que cela allait drainer des touristes comme jamais : Pécord serait la Tourrette-sur-Loup, le Saint-Paul-de-Vence ou le Mont-St-Michel du Sud-Ouest de la France. Il y aurait des retombées pour tous. Pour ça, il fallait construire un parking en bas du village où les cars et les voitures pourraient stationner. Limage bitumineuse du progrès. L'horreur du mercantilisme touristique dans toute sa splendeur. Nous, les Tessin et tous ceux qui aiment notre petit paradis où il n'est pas facile de vivre, ceux qui y sont venus et qui y ont fait souche à leur tour, nous n'en voulions pas de cet avenir-là. Cependant, nous n'étions pas de taille à lutter parce quelques jeunes et d'autres moins jeunes, éblouis par tant de verve, voyaient dans ce projet l'occasion d'un nouveau départ même s'ils savaient qu'ils n'en ramasseraient que les miettes. Quelque chose plutôt que rien. Nous ne pouvions leur en vouloir : nous sommes le passé et certains comme moi ont déjà un pied dans la tombe. Mais en acceptant ce marché de dupes, notre village avec ses routes et ses chemins mal foutus, ses pierres un peu lépreuses et ses toitures irrégulières aux tuiles cassées, avec ses mauvaises herbes qui poussent là où le Bon Dieu leur laisse une petite place, avec ses quatre bancs posés de guingois sous les mûriers et notre lavoir rempli de grenouilles et autres bestioles, nous échappait. Ce serait un autre Pécord, sans âme, factice ; un décor pour touriste.

Les travaux ont commencé. La route en lacet qui montait du fond des gorges a été élargie et les arbres qui la bordaient coupés : ils gênaient la vue sur la Voulte pour les voyageurs qui montaient en voiture. En bas de la côte, un parking de plus de vingt places pour autocars et deux cents pour véhicules de tourisme a été construit là où jusqu'alors nous nous arrêtions à l'ombre avant de monter avec nos mules jusqu'au village. Les rues ont été défoncées pour faire passer de nouveaux réseaux, enterrer les lignes téléphoniques et les fils électriques, puis recouvertes de pavés de pierre façonnés et patinés artificiellement quelque part en Italie. Les réverbères... je préfère ne pas en parler sinon que jusqu'alors il n'y en avait jamais eu, excepté un néon sur la place de la mairie. Certaines maisons déclarées abandonnées et en mauvais état furent abattues ou partiellement détruites et astucieusement consolidées et mises en scène pour en faire des ruines valorisant le site : Pécord bastion héroïque cathare... Une farce. Les murs des maisons furent

sablés et nettoyés à la lance haute pression, les huisseries restaurées ou réparées par des spécialistes. Les chats furent tolérés dans les rues, mais les chiens interdits de séjour. Ils devaient désormais rester enfermés chez l'habitant. Pécord devint un village carte postale, rutilant, où rien ne dépassait arbitrairement des alignements de façade soigneusement calculés, le pavé ne glissait plus, les chaussures ne risquaient pas de taper contre une arrête mal jointoyée, pas un linge ne devait sécher à une fenêtre, les volets ne pouvaient être peints que de deux couleurs imposées, accessoirement laissés dans leur jus naturel. Quant aux potées fleuries fixées aux balcons, seuls les géraniums furent autorisés aux fenêtres. Le reste était réservé aux arrières-cours.

Neuf mois de travaux : le temps de mettre au monde un monstre. Début juin il y a eu l'inauguration en grande pompe. Georges en tête du cortège fanfaronnant avec le sénateur, le député de la circonscription et le sous-préfet. Derrière, les de Vernon avec les investisseurs et la presse et puis, en retrait, les villageois qui avaient du mal à se reconnaître dans ces rues qui n'évoquaient plus grand-chose pour eux. C'était beau, c'était propre, c'était photogénique. Bref, c'était touristique en diable... Leurs repères d'enfance ou d'amoureux avaient été effacés. Les boutiques ouvertes en rez-de-chaussée leur faisaient drôle, il n'y en avait jamais eu autant et les têtes des gérants ne leur disaient rien. Certains étaient même plutôt antipathiques et laissaient ouvertement comprendre qu'ils étaient là pour travailler, pas pour faire de la figuration : ils avaient des charges, un loyer, des salaires à assurer, des factures à payer. Il vint à l'idée des natifs que non seulement ils n'étaient plus chez eux mais qu'ils étaient peut-être de trop. La période estivale fut infernale pour nous, mais un franc succès pour les initiateurs du projet. Il faut dire que ceux-ci ne lésinèrent pas sur la publicité. Pécord, que personne ne connaissait jusqu'alors, devint en moins de deux ans un incontournable du tourisme local. Trois années supplémentaires en firent un joyau de France. Les gens venaient de partout pour visiter ce village si typique, perché sur son éperon rocheux, dominant les gorges de la Voulte : émotion garantie.

Aux élections municipales suivantes, les mêmes furent réélus. Non pas par envie, mais parce que personne ne savait comment se sortir du piège où nous avions tous plongé à pieds joints. Georges gara désormais son coupé BMW noir aux sièges en cuir de la même couleur devant l'Auberge des Mûriers. Les châtelains partageaient leur temps entre Paris, Pécord et une propriété acquise entre-temps dans le Lubéron. Alors que l'argent coulait à flots pour eux – les loyers rentraient régulièrement, les boutiques ne désemplissaient pas – aucun jeune du village ne trouva d'emploi, ou alors de manière très saisonnière. La grogne montait, mais Pécord est un vieux volcan depuis trop longtemps éteint. Il aurait fallu quelque chose d'extraordinaire pour qu'il se réveillât. Fin mai dernier, Madame de Vernon – plus personne ne l'appelait par son prénom – et Georges firent afficher sur le tableau d'information municipal un arrêté stipulant que désormais la possession d'animaux de basse-cour serait interdite en raison des préjudices sonores et olfactifs occasionnés. L'odeur des fientes de poules constituait une agression pour les visiteurs du site et était donc néfaste pour le commerce. Les enjeux économiques primaient sur toute autre considération. Il n'y en avait pourtant pas beaucoup, de gallinacés, dans le village et puis, c'était une tradition ancestrale que d'avoir chez soi quelques poules, un coq en plus de deux ou trois lapins. Les commerçants applaudirent en regrettant que cette décision n'ait pas été prise

beaucoup plus tôt : la situation était devenue intolérable. Pécord ne pouvait conserver de pareilles pratiques à la limite de l'insalubrité. Nous, les natifs, on haussa les épaules. On se dit qu'ils n'oseraient pas. Nous avons eu tort parce que, dix jours plus tard, un huissier se présentait chez les contrevenants, dressant procès-verbaux avec injonction de se conformer à l'arrêté pris par le maire sous peine d'être cité en justice et de payer de fortes amendes. « On verra bien ! » s'écrièrent les contrevenants. Ça n'allait pas se passer comme ça ! Ils formèrent un petit comité qui se dirigea vers l'Auberge des Mûriers dont ils aspergèrent la façade de la production quotidienne de fientes de leurs chers poules et coqs. Pour le coup, une odeur peu ragoûtante se repandit dans les rues du village où déambulaient les touristes qui pincèrent du nez. La moitié du village rigolait tandis que les commerçants, qui allaient perdre du chiffre, réclamaient des sanctions exemplaires contre les auteurs du méfait. Deux jours plus tard, alors que les esprits commençaient à peine à se calmer, la de Vernon frappa un nouveau coup en exigeant que le lavoir soit définitivement purgé de ses batraciens dont les élans amoureux printaniers faisaient un raffut insupportable. À l'entendre, plusieurs clients de passage à l'auberge s'en étaient plaints, quelques-uns avaient même écourté leur séjour. Elle-même en perdait le sommeil ! C'était inadmissible. Les grenouilles du lavoir avaient toujours fait partie de notre vie depuis notre plus jeune âge. Pour autant que je me souvienne, aucun habitant du village ne s'était jamais plaint de leur coassement ; bien au contraire, elles nous faisaient rire, les bestioles. Qui maudit le rossignol qui chante jour et nuit au printemps ? Qui râle contre le chant des cigales ? Qui s'insurge contre le hullement des chouettes et des hiboux la nuit ? Personne ! Elle nous avait privés de nos clapiers et poulaillers, du chant de nos coqs qui lui donnait la migraine, elle avait fait taire nos cloches parce qu'elles importunaient les clients de Gorges et maintenant il fallait faire taire nos grenouilles !!!!! La vie devenait difficile à supporter à Pécord. Nous savions que ce serait ainsi, mais nous n'avons rien fait.

Le lendemain, de bonne heure, pendant ma promenade matinale, avant que le flot des touristes ne nous submerge, je les ai surpris en plein conciliabule près du lavoir ; il y avait la de Vernon, son mari, Georges et le représentant du comité des commerçants qui tenait à la main un bidon, prêt à le vider dans l'eau. Je les ai interpellés de loin et je me suis approché d'eux aussi vite que mes jambes me le permettaient, ma canne à la main. La de Vernon avait son regard des mauvais jours, elle bouillait d'impatience, son mari me toisait avec son petit air dédaigneux habituel, le représentant affichait un regard crispé et contrarié ; quant à Georges, il n'était pas vraiment content de me voir là lui non plus. Je leur ai demandé ce qu'ils manigançaient en pointant le bidon du doigt : elle m'a répondu sèchement que ça ne me regardait pas. Le représentant a voulu reprendre son geste. Sans crier gare, j'ai levé ma canne que j'ai abattue de toutes mes forces sur sa main. Il a beuglé comme un animal qu'on égorge, le bidon est tombé à ses pieds, le produit s'est répandu au sol en faisant des chuintements tandis que le pavé se mettait à bouillonner. De l'acide ! Je me suis mis à crier moi aussi, mais de colère. C'en était trop. Ils ne pouvaient pas faire ça, on en avait assez, ils nous avaient tout pris, ils n'auraient pas nos grenouilles. Plusieurs volets des maisons qui donnent sur la place se sont ouverts. Des têtes sont apparues dans l'embrasure des portes. En voyant son compère se tenir le poignet qui était devenu violacé, la de Vernon est entrée dans une colère terrible. Elle s'est mise à invectiver son mari et sommat Georges de faire quelque chose. Comme ils n'agissaient pas assez vite à son goût, elle a voulu s'emparer du bidon

qui continuait à se vider. J'ai posé la pointe de ma canne dessus. Elle s'est redressée d'un coup comme une furie et m'a giflé de toutes ses forces tandis que son gars plongeait sur le bidon pour s'en emparer. La gifle, je ne l'ai pas vraiment sentie, mais ça m'a fait comme une décharge électrique. Alors d'un geste sec j'ai attrapé le pied de ma canne et j'ai abattu le pommeau qui fait comme une boule à la base du cou de l'abruti. Ça a fait un craquement sec, il s'est écroulé mollement. La de Vernon l'a regardé tomber par terre, elle s'est mise à l'engueuler en lui ordonnant de se relever. Comme il ne bougeait pas, elle lui a balancé un coup de pied dans le ventre, ça ne pouvait plus lui faire beaucoup de mal vu que je venais de le rectifier. Il y en a que ça aurait calmés, elle, ça l'a déchainée. Elle s'est jetée sur moi. Elle ne se maîtrisait plus, je crois bien que ses nerfs avaient lâché. Alors, avant qu'elle ne me touche une nouvelle fois, comme pour une bête enragée qui s'apprête à mordre, j'ai levé ma canne et j'ai frappé à la tempe. Il y a eu un crac. Elle a fait un Oh! de surprise avant de s'éfondrer à mes pieds. Georges m'a regardé sidéré, il était blanc: je ne sais pas si c'était de colère ou de peur. Comme il s'avançait vers moi, j'ai fait mine de relever une nouvelle fois ma canne, il m'a fait signe de la main de me calmer. Je suis rentré chez moi boire un café.

Les gendarmes m'ont fait monter dans leur estafette, les grenouilles chantaient à tue-tête: j'ai fermé les yeux et j'ai souri en pensant au Pécord de mon enfance



LES TROIS OU RIEN

ILS SONT RASSEMBLÉS AUTOUR DE LA GRANDE TABLE NAPPÉE DE BLANC sur laquelle Flora, l'aînée de Raphaël, a disposé des étoiles argentées.

Marthe et Norbert de Caudecote reçoivent chaque année la famille dans leur haute demeure à colombages. En été les retrouvailles ont lieu au plus près du 31 août, date anniversaire de Marthe, en hiver à Noël sans que jamais les familles des pièces rapportées n'aient pu obtenir une quelconque dérogation.

Norbert de Caudecote a mené une brillante carrière dans la préfectorale et a entraîné son épouse et ses trois enfants aux quatre coins de la France.

Nul n'y a accordé d'attention au moment des traditionnelles embrassades dans le vestibule mais la table compte aujourd'hui plus de couverts qu'à l'accoutumée. Les convives sont au nombre de quatorze : les trois fils de la famille – Raphaël, Étienne, Renan –, leurs épouses, ainsi que six des petits-enfants ; il manque Tom, l'aîné de Renan parti en stage en Australie. Avec les hôtes, la table devrait donc compter quatorze couverts, or elle en compte quinze.

L'anomalie génère un moment de confusion.

Anne, en sa qualité d'épouse de Raphaël, l'aîné, et aussi parce qu'elle affiche en toutes circonstances rigueur et autoritarisme, demande le silence pour recompter ; et elle confirme : il y a bien un couvert de trop.

Le père regarde par la fenêtre tandis que la mère circule entre la salle à manger et la cuisine. Elle ne réagit en aucune manière à l'annonce de l'erreur. Flora pose les couverts dans l'assiette supplémentaire et la retire. Le père se retourne. *Pose-la sur le buffet, on la remettra pour le dessert.* Anne adresse à son mari un regard-ordre. *Va-t-il intervenir ?* Pour toute réponse, Raphaël baisse les yeux et rejoint sa mère en cuisine. Il revient quelques secondes plus tard avec une corbeille de toasts fraîchement grillés.

Allez, on passe à table, ordonne le père.

L'assiette de foie gras circule de main en main, suivie de près par la corbeille. Le père débouche la bouteille d'un vin à la robe dorée.

Joyeux Noël ! Chacun lève son verre.

C'est le benjamin, Renan, qui se lance, *On attend quelqu'un ?* Raphaël entame son premier toast, Anne se fige. Étienne avale son verre cul sec. *Pour le dessert si j'ai bien compris ?* poursuit Renan.

Le père et la mère se regardent, ou plutôt se toisent comme toujours, et ouvrent la bouche simultanément pour répondre *surprise, retrouvailles.*

Les garçons de la famille, du haut de leur quarantaine bien tassée, retrouvent leurs réflexes d'antan ; quand les parents se jangent et s'embrouillent, la seule conduite à tenir est le silence. Le moindre mot peut détourner la foudre de sa trajectoire initiale et s'abattre sur un innocent.

Les mots sonnent dans la salle à manger meublée de bois rares, ils tournent et vont mourir dans les plis douillets de la toile de Jouy des rideaux.

Les belles-filles brisent le silence ; les études et les activités des pré-adolescents fournissent une belle matière. Les jeunes témoignent ; la course est lancée, au plus brillant, au plus passionné, au plus chanceux.

Les trois frères restent muets, retranchés, convoquant leurs souvenirs de jeunesse à la recherche de l'invité mystère.

Qui cela peut-il être ? se demande Raphaël.

Une idée du père à n'en pas douter, si j'en juge par la moue contrariée de maman depuis notre arrivée. Ma pauvre maman ! Depuis qu'elle a cessé ses activités universitaires, elle se fane chaque jour un peu plus aux côtés de cet homme qui n'a jamais su la rendre heureuse. Elle a tout sacrifié pour le suivre.

Une université étrangère lui avait proposé une chaire mais elle a été contrainte de refuser. Il lui a fait une terrible scène, je m'en souviens.

J'avais huit ans, Étienne six et Renan venait de souffler ses cinq bougies. J'entends des cris, une chaise se renverse, j'ai peur. Mes frères dorment dans la chambre d'à côté, je descends le grand escalier. Mes pieds râpent sur le tapis, je manque de tomber, mes jambes flageolent. Maman pleure, il ne la console pas. Pourquoi ne la console-t-il pas ? Quand maman pleure, il faut s'approcher de son cou et souffler doucement, après elle cesse de pleurer. Pourquoi ne la console-t-il pas ? Il a sa voix méchante : *C'est les trois ou rien !* De quoi parle-t-il ? Elle se mouche. *Juste une année*, elle implore. Il répète *C'est les trois ou rien !* Le lendemain je vais trouver maman dans son bureau. Je mets mon visage dans son cou, je souffle. De lourdes larmes coulent sur sa joue. Elles dessinent de délicates traces sur le duvet de sa peau.

Qui cela peut-il être ? Il a dit *surprise* mais un jour de Noël, cela ne peut être qu'un proche de la famille. Le Père Lambert peut-être ? Un cousin de maman qui passait nous rendre visite deux à trois fois l'an. Il habitait dans la petite ville du Massif central où elle a grandi. Il partageait avec maman une passion pour la philosophie. Ils ont suivi les mêmes études, aux mêmes dates. Puis maman a rencontré notre père, ils se sont mariés ; le cousin a poursuivi seul la faculté et a finalement changé de voie ; il est entré au séminaire.

J'aimais ses visites même si elles généraient toujours une tension à la maison. Notre père n'aimait pas le Père Lambert, c'était très perceptible. De toutes les façons, il n'aimait rien du passé, comme de l'univers de maman.

Le Père Lambert me portait beaucoup d'attention. Il nous offrait des cadeaux ; le mien était toujours le plus gros ; normal, j'étais l'aîné. Depuis que nous avons quitté la maison, je pense être le seul à avoir poursuivi une relation avec le Père Lambert. Je lui envoie des cartes postales de vacances, je lui souhaite la bonne année et son anniversaire. Il était invité au vin d'honneur de mon mariage, maman avait insisté. Je lui ai adressé des faire-parts pour la naissance de chacun de mes enfants. Il répond toujours et très vite, par un cadeau, une lettre appliquée et bienveillante. Je ne l'ai revu qu'aux obsèques de Grand-Maman. Malgré les circonstances, il semblait très heureux de me voir ; il m'a serré fort dans ses bras. Le temps passe ; je me dis souvent que je devrais reprendre contact, l'inviter, partager avec lui des moments de ma vie familiale, mais je ne le fais pas. Pourquoi ? Pour ne pas contrarier notre père ou Anne, ma femme, qui exècre ma

famille et sait me le faire sentir ? Je ne sais pas. J'ai toujours peur de provoquer des drames. *C'est les trois ou rien* m'a longtemps hanté...

Qui cela peut-il être ? Sans doute le père Lambert.

Qui cela peut-il être ? se demande Étienne.

Il y a encore une ambiance de guerre larvée dans cette maison. Les parents ont encore dû se déchirer pour de vieilles histoires. La mère a pleuré, je reconnais le bord inférieur de ses yeux quand elle a pleuré. Il reste humide alors que ses joues ont séché.

Je ne sais pourquoi ils tiennent tant à nous recevoir pour Noël, cela ne fait plaisir à aucun d'entre nous. Sauf à Raphaël, toujours heureux de retrouver sa mère.

Raphaël c'est la caricature du fils à sa maman, admiratif, obéissant, amoureux même je pense. Notre mère n'a toujours eu d'yeux que pour lui. Elle avait un stock limité d'amour maternel ; elle a tout donné au premier. Nous, derrière, on s'est battus pour avoir une part, en vain. Elle nous a nourris, élevés ; du devoir, mais pas d'amour. À lui la tendresse ; à nous les baisers règlementaires sur le front. Elle le serrait dans ses bras à l'en étouffer ; lui il se lovait dans son cou comme s'il voulait disparaître. Avec lui elle parlait. Ils débattaient d'égal à égal, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent. Il s'était entiché de philosophie, facile ! À nous, elle donnait des consignes, au mieux des conseils. Le père était sévère et semblait s'accommoder de notre sort. La dureté de sa femme l'exonérait d'en faire preuve. Il me semble que je porte toujours en moi cette injustice comme une blessure

L'amour maternel, je l'ai trouvé auprès de Marie-Blanche, l'employée de maison. D'humeur toujours égale, dotée d'un sens peu commun de l'abnégation et si courageuse.

La carrière de notre père donnait le tempo ; nous déménagions tous les deux ou trois ans. À peine étions-nous invités chez de nouveaux copains, à peine la mère avait-elle pu approcher une université et obtenir quelques heures de cours, à peine Marie-Blanche avait-elle pu trouver ses marques dans les commerces à proximité que déjà notre père déplaçait la carte de France et pointait religieusement de son index la prochaine ville où nous poserions nos valises.

Marie-Blanche emballait. Marie-Blanche déballait. Marie-Blanche nous rassurait en listant mille bonnes raisons d'aimer notre nouvelle destination. Les mots apaisants de Marie-Blanche constituaient les seules paroles prononcées par un adulte dans ces périodes tourmentées. Le Blizzard ; c'est ainsi qu'avec Renan nous qualifions la relation encore plus tendue de nos parents à l'annonce de chaque déménagement. Marie-Blanche souriait malicieusement à la référence météorologique tout en nous enjoignant de nous taire.

Quand nous avons quitté la maison pour nos études, Marie-Blanche est partie sans qu'on ait pu lui dire au revoir, sans qu'on sache où elle allait vivre. Marie-Blanche faisait partie de la famille. Elle est restée au moins vingt ans à notre service. Qu'allait-elle devenir ? J'ai interrogé ma mère qui a bredouillé qu'elle était retournée en Bretagne ; j'ai posé la question à mon père qui m'a parlé de Bourgogne. Mes parents n'en savaient rien en somme. Je pense très souvent à Marie-Blanche, elle a tant fait pour soulager mes souffrances d'enfant.

Qui cela peut-il être ? Peut-être Marie-Blanche.

Qui cela peut-il être ? se demande Renan.

Je pressens que ce repas de Noël va être moins soporifique que d'habitude, tout aussi pathétique mais peut-être moins assommant.

La mère a versé sa larme à n'en pas douter. Il a passé son temps à la rabaïsser, à l'humilier, et elle à pleurnicher.

Déjà, quand nous étions enfants, elle semblait absente, anesthésiée par ses rêves refoulés. Pauvre mère, une carrière ratée, une vie de famille minable et une vie de femme que je n'ose même pas imaginer.

Des comédies ces repas de famille ! C'est la dernière fois que je m'y fourvoie.

Ne plus voir la trombine de premier de la classe de ce cher Raphaël ne me manquera pas.

Et Étienne ! Il me fait pitié. Il n'a jamais supporté que notre mère n'ait d'yeux que pour son aîné. Il m'a raconté qu'elle avait voulu nous abandonner nous deux quand nous étions petits. Nous dormions dans une chambre commune, Raphaël avait sa propre chambre. Étienne a entendu des cris, des pleurs et la porte de Raphaël s'ouvrir ; il descendait l'escalier dans le noir. Étienne est resté en haut. Il a retenu une phrase *C'est les trois ou rien* et que notre mère pleurait. Le lendemain il en a parlé à Raphaël qui a répondu que la mère voulait partir avec lui pour son travail à l'étranger mais que notre père s'y était opposé en menaçant *Les trois ou rien*.

Il m'a raconté cela récemment alors que nous dînions ensemble. J'étais en déplacement dans sa région. Un client m'avait fait faux bond, j'avais ma soirée, rien à la télé, une ville qui sentait l'ennui, je l'ai appelé. Tout content de me voir, il m'a donné rendez-vous dans un restaurant au bord de la rivière en prétextant qu'on ne pouvait pas se voir chez lui car sa femme avait son cours de gym et ses enfants se couchaient tôt. Bon. Le bruit de l'eau qui roule me fascine, j'écoutais d'une seule oreille ce qu'il me racontait de sa vie somme toute banale, comme lui.

Et puis d'un coup, il a changé de ton, comme si le moment des confidences était arrivé, comme si maintenant cela devenait sérieux. Et il m'a raconté la scène des *trois ou rien*. J'ai répondu que l'étranger c'était la Belgique. Il a ouvert de grands yeux. J'ai compris à ce moment précis qu'en plus d'être un écorché vif, Étienne était un gros naïf. Puis il a parlé de Marie-Blanche, les yeux emplis de reconnaissance qu'elle ait comblé en partie le défaut d'amour maternel. Alors, amusé, j'ai sorti une seconde carte en lui demandant s'il savait où vivait Marie-Blanche. Il a bredouillé, perdu les pédales, ses yeux se sont brouillés. C'est étonnant comme ce frère-là peut être tranchant, pertinent quand il s'agit de condamner la relation exclusive de notre mère à Raphaël et fragile, candide quand il s'agit de Marie-Blanche.

Je parie que Raphaël attend le Père Lambert, il a toujours cru au Père Noël, et je parie qu'Étienne rêve de voir réapparaître la prétendument blanche Marie. Cela m'amuse.

Le repas avance. Les plats se succèdent. Les belles-filles occupent le terrain à coups d'anecdotes. Les frères sont toujours murés en eux-mêmes. Seul Renan laisse échapper de temps à autre un petit rictus d'amusement mâtiné d'ironie.

Le père et la mère sont parfaits dans leur rôle de grands-parents attentifs aux prouesses de leur descendance, tantôt attendris, tantôt faussement réprobateurs.

Le plateau de fromage circule. Renan se ressert en vin. Étienne tend son verre. Renan fait signe à Raphaël d'approcher le sien.

– *C'est les trois ou rien*, lance Renan en levant son verre.

Anne qui n'a rien entendu, poursuit sa phrase *J'ai demandé à Flora de choisir entre ses cours de...*

– *C'est les trois ou rien !*

Raphaël prend la carafe d'eau vide et se dirige vers la cuisine. La mère le suit.

Le père fixe Renan. Son regard est perçant.

– *Raphaël doit faire attention avec l'alcool, le médecin l'a dit*, justifie Anne.

– *Ça n'est pas grave, on peut trinquer à la Badoit, chère belle-sœur*, ironise Renan.

Raphaël revient avec une bouteille d'eau pétillante.

– *C'est les...*

– *Arrête ! ordonne le père. Arrête ton cinéma et arrête de boire.*

Renan ne se trouble pas. Il repousse sa chaise, se redresse et toise son père.

– *Je n'ai plus l'âge d'obtempérer comme un gamin.*

Anne, en panique, se faufile dans le lourd silence consécutif à la déclaration et qui sonne comme le début d'un combat.

– *Les enfants ! Montez dans la salle télé de Papy, on vous appellera pour le dessert.*

Les jeunes sortent en silence. Flora traîne les pieds.

– *Le dessert approche*, reprend Renan, *l'invité mystère va arriver. Et si, comme quand nous étions enfants, on faisait des paris ? Vous vous souvenez, quand on rentrait de l'école et que ça sentait bon dès le vestibule, on pariait sur le gâteau qu'avait fait Marie-Blanche. Vous vous en souvenez ?*

À l'évocation de cet effluve d'enfance, une sorte de détente semble s'installer.

– *Et c'était souvent Étienne qui gagnait*, indique Raphaël.

– *Normal il avait les infos en direct par Marie-Blanche le matin avant de partir !* réplique Renan.

– *Vous n'allez pas recommencer avec vos chamailleries de gamins*, gronde la mère.

– *Alors ? Alors à qui pensez-vous ? Qui est la surprise du dessert ?*

– *Cela pourrait être le Père Lambert*, propose Raphaël.

– *Ou bien Marie-Blanche*, suggère Étienne.

– *J'ai gagné !* annonce victorieusement Renan, *j'étais sûr que vous penseriez à cela.*

– *Et toi à qui penses-tu ?* interrogent Raphaël et Étienne d'une même voix.

– *Moi ? Je pense que cela pourrait bien être l'un ou l'autre mais il nous manque la raison de leur visite aujourd'hui. Le Père Lambert jouerait-il le rôle du Père Noël ? Apporterait-il dans sa hotte une révélation ?*

– *Raphaël, où le Père Lambert habitait-il ?*

– *En Belgique.*

– *Bien.*

Le père se lève brutalement.

– *Ça suffit maintenant Renan ! Qu'est-ce qui te prend ?*

– *Laisse-moi parler. J'irai jusqu'au bout et je partirai. Sois tranquille, c'est la dernière fois que je mets les pieds ici.*

Le père sort dans le vestibule. Quelques secondes plus tard la porte d'entrée claque.

La mère se lève à son tour. Elle monte dans sa chambre.

Anne rassemble les assiettes.

– *Arrête, Anne.*

Les belles-filles quittent la salle à manger avec empressement.

– *Quand on est le dernier, personne ne s'occupe de vous, ni ne se méfie de vous.*

Toi Raphaël tu vivais dans les jupes de ta mère. Toi Étienne tu étais le chouchou de Marie-Blanche. Et moi les gars ? Vous êtes-vous déjà demandé avec quel amour j'avais grandi ? Non ? Les enfants sont égoïstes. Moi, j'ai beaucoup observé, beaucoup écouté aux portes et quand j'en ai eu l'âge, j'ai même enquêté.

J'ai très vite compris pourquoi Raphaël était le préféré du Père Lambert et je leur ai même trouvé des ressemblances physiques. Moi aussi, du haut de mes cinq ans du haut de l'escalier, j'avais entendu. C'est les trois ou rien mais visiblement je suis le seul à avoir retenu que l'université en question se trouvait en Belgique. Il avait peur, le père, que maman reste là-bas en Belgique... disons en famille.

Quant à Marie-Blanche, pourquoi est-elle partie ? Parce que nous n'étions plus à la maison et que les parents n'avaient plus besoin de ses services ? Bien sûr, mais pourquoi ne pas nous avoir dit au revoir et pourquoi ne savent-ils pas où elle est ? Mais tout simplement parce qu'ils ne savent pas où elle est. Ils s'en sont séparés quand le marché conclu est arrivé à son terme.

– *Quel marché ?* demande Étienne plus blanc que la serviette de table qu'il serre fébrilement dans sa main droite.

– *Marie-Blanche était la maîtresse de papa avant même qu'il ne connaisse notre mère. Elle venait d'un milieu disons populaire. Il l'a laissé tomber pour épouser notre mère, un amour fulgurant et plus socialement compatible avec ses origines. Mais aveugle aussi car il a mis quelques temps à réaliser que son premier enfant, né si près du mariage, n'était pas de lui. Le père Lambert, avant d'épouser la cause de Dieu, avait entretenu une relation plus que complice avec notre mère. Il n'a jamais été son cousin. Quand notre père a compris, il a passé un accord : secret sur la paternité de Raphaël mais réhabilitation de sa maîtresse. C'est ainsi que Marie-Blanche est venue s'installer à la maison. Elle y a été heureuse. Elle a élevé Étienne, et moi dans une moindre mesure, comme son propre enfant. Notre père aimait Marie-Blanche, toutes les nuits où maman partait en déplacement il la retrouvait. Marie-Blanche lui a voué sa vie avec un amour inconditionnel. Elle savait qu'il n'avait jamais pardonné la trahison de notre mère et que sa vie durant, il la lui ferait payer. Il avait promis à Marie-Blanche de partir avec elle quand nous aurions quitté la maison mais voilà, à l'échéance il n'a pas eu le courage de tout plaquer ; l'âge, la dissipation de la fougue, le rang social, son confort...*

Nous, les fils, n'avons jamais été que les armes de leur guerre, à notre insu. Sacrificiel gâchis d'enfance.

Marie-Blanche et son abnégation sont partis finir leurs jours ailleurs, sans laisser d'adresse. Alors pourquoi viendrait-elle nous dire au revoir aujourd'hui ?

– *Parce que c'est Noël?* propose Étienne d'une voix tremblante en s'essuyant la joue de sa serviette blanche.

On sonne. Les trois hommes se figent. Des pas dévalent l'escalier. Des effusions de joie, des embrassades.

Flora passe la tête dans l'embrasure de la porte de la salle à manger.

– *Tom!*

– *C'est Tom!* crient les adolescents en embrassant leur cousin.

Renan sourit.

